

Prologue

À l'école, certains mots sont devenus compliqués.
On les évite, on les remplace, on les détourne.
On dit « *fais de ton mieux* »,
mais on ne sait plus très bien qui décide de quoi, pourquoi et comment.

Alors un jour, sans bruit, un mot s'est absenté.
Pas puni.
Pas interdit.
Juste oublié.

Ce qui suit raconte ce qui s'est passé ensuite...

Le Jour où Elle s'évapora

Ce fut un matin comme les autres.
Les sonneries d'école ricanaient,
les cahiers s'ouvraient à la bonne page.
Et pourtant, quelque chose manquait.

Une absence.
Fine, presque élégante.
Un ton en moins dans les phrases,
un souffle coupé dans les consignes,
mais aussi, curieusement, un peu d'air.

« *Fais ton travail* », disait-on,
mais la phrase tombait à plat.
Elle se dispersait aussitôt,
ne trouvant nulle part où rebondir,
ni regard pour l'accueillir.
Les mots flottaient, légers, désorientés,
comme s'ils ne savaient plus à qui ils s'adressaient.

Les professeurs fouillaient leurs cartables :
entre le correcteur et les syllabus,
ils cherchaient... quoi, au juste ?
Un mot, un prétexte, une habitude.
Rien. Évaporé.

On rêvait d'une école apaisée,
mais on la voulait efficace.
On parlait d'écoute et de bienveillance,
mais les phrases servaient surtout à recouvrir le bruit.
Ainsi, pendant qu'Elle s'effaçait du paysage scolaire,
Elle reprenait racine dans les foyers,
là où l'amour sert parfois d'alibi au contrôle.

Au ministère, la panique s'installa.
Des experts du respect furent convoqués.
On parla d'un *Baromètre du lien*,
outil de mesure pour ce qui ne se mesure pas.
Les résultats tombèrent, froids :
La plupart des enseignants disaient manquer...
de quoi déjà ?

L'État inventa alors l'Indice d'*Harmonie Pédagogique*,
une note de 0 à 10 censée mesurer la « vibration positive » des classes.
Les syndicats protestèrent,
les élèves notèrent les profs,
et les profs notèrent leur propre moral.

Mais plus on voulait mesurer l'harmonie,
plus le désaccord grandissait.
Alors, pour apaiser les chiffres,
on créa une *Mission Confiance*.

L'idée, au départ, était belle :
retisser le lien entre ceux qui enseignent,
apprennent et décident.
On parlait d'écoute, de respect, de collaboration.
Mais, chemin faisant, la Mission devint structure,
la structure devint tableau,
et le tableau, indicateur.

On mit des mots nouveaux sur des maux anciens,
sans toujours trouver le temps d'en guérir.
Pourtant, derrière les affiches colorées
et les guides de bienveillance,
quelque chose persistait :
le désir, sincère, de faire mieux.
Peut-être qu'il manquait moins de confiance
que de temps pour la construire ensemble.

Dans les rapports officiels,
Elle fut remplacée par *influence coopérative*.
Et la Déclaration de Politique Communautaire
promit une « école de la confiance et de l'exigence ».
Exigence de quoi, personne ne sut dire.
L'école devait être exigeante, certes.
Mais qui, désormais, pouvait exiger quoi que ce soit ?

On chercha.
Dans les bibliothèques, les vieux manuels,
jusqu'à un *Prince* jauni de Machiavel :

« *Un prince sage doit faire en sorte que ses sujets
aient toujours besoin de lui.* »

Un prince ; un prince...



Le Petit Élève

Quelques temps après La disparition,
un enfant vint frapper à la porte d'une école sans pouls.
Il portait un sac trop grand pour lui,
et cet air curieux propre aux voyageurs.

— Bonjour, dit-il.
Je cherche quelqu'un qui sache encore dire *non*.

Le directeur le regarda longuement.
— *Non* ? Ce mot est tombé en désuétude,
nous le gardons au musée, avec les circulaires contractuelles et les promesses électorales.
Ici, nous pratiquons la *confiance horizontale*.

L'enfant hocha la tête, songeur.
— Comment grimper ensemble si personne ne tient la corde ?

L'enfant se mit en marche et visita plusieurs classes.
Dans la première, les élèves discutaient des règles avec leur enseignant.
Ce n'était pas le désordre, non.
Plutôt un fourmillement d'idées,
où chacun voulait comprendre avant d'obéir.
Le temps passait vite, parfois trop,
mais on sentait qu'ici, l'erreur avait enfin droit de cité.

Dans la seconde, le professeur parlait peu.
Il observait, laissait naître les réponses,
comme s'il avait compris qu'on n'apprend rien sous la peur.
Certains élèves rêvassaient, d'autres cherchaient,
et ce désordre tranquille ressemblait, de loin, à la pensée.

Dans la troisième, les murs arboraient des phrases dessinées à la main :
« *Ici, on apprend à se contredire.* »
Les voix s'y croisaient, se reprenaient, s'affinaient.
Parfois, ça grondait un peu,
mais personne ne tremblait pour autant.

Alors l'enfant murmura :
— Peut-être qu'Elle n'est pas partie.
Peut-être qu'on l'apprend autrement.

Le vieux maître, au fond de la classe, leva les yeux :
— Ou peut-être qu'on la réinvente chaque jour,
avant qu'Elle ne recommence à nous écraser.

Alors l'enfant demanda :

— Où est-Elle ?

Le vieil enseignant, la plume suspendue,
leva les yeux.

— Partie, sans prévenir.

Certains disent qu'Elle s'est vexée
d'être traitée comme une brute.

L'enfant resta pensif.

— On m'a parlé d'un temps, dit-il,
où l'on se tenait droit quand Elle entra dans la pièce.
Mais on m'a aussi dit qu'Elle écrasait ceux qui levaient la tête.

Le vieux maître esquissa un sourire fatigué.

— Elle avait ses fidèles, comme tous les dieux usés et oubliés.

— Et là d'où je viens, reprit l'enfant,
on l'avait rebaptisée.

On prétendait qu'Elle faisait grandir,
mais c'était surtout pour mieux se sentir grand.

Le silence retomba, épais.

Puis il repartit, sans bruit.

Le lendemain, sur le tableau noir, écrit à la craie,
on retrouva un seul mot, écrit d'une main d'enfant :

« Autorité »

Dans les couloirs, on se mit à parler bas,
comme si Elle pouvait revenir si Elle était prononcée trop forte.
Alors, pour apaiser la peur qu'Elle laissait derrière Elle,
on fit ce que font les maîtres quand les livres ne suffisent plus :
on raconta une histoire.

Celle du Fil, de la Craie et du Miroir.

Le fil, la Craie et le Miroir

Pour donner forme à ce que l'on n'arrivait plus à nommer, on fit alors appel à trois objets qui,
croyait-on, sauraient mieux que quiconque remettre du sens dans l'ensemble.
un Fil, une Craie et un Miroir.

Le Fil fut chargé de relier.

Il devait retisser la confiance, unir, forger le tissu social,
et faire croire que tout tenait encore ensemble.

Mais plus il liait, plus il s'enroulait sur lui-même,
étranglant doucement ceux qu'il voulait rassembler.

La Craie, elle, reçut la mission de redéfinir les limites.

« *Trace-les nettes, mais souples* », lui dit-on.

Alors elle traça.

Droit, clair, méthodique,

jusqu'à ce que les lignes deviennent des murs,

et que personne n'ose plus passer de l'autre côté.

À force de vouloir délimiter,

elle finit par isoler.

Quant au Miroir, on le plaça au centre de la salle,

pour qu'il reflète les efforts de chacun.

Il devait encourager, valoriser, inspirer.

Mais vite, il s'y plut.

Il se mit à renvoyer non plus les visages,

mais les apparences : des postures bienveillantes,

des discours calibrés, des regards approuvant leur propre reflet.

Bientôt, le Fil tira trop fort,

la Craie effaça ceux qui dépassaient,

et le Miroir se pavanât dans la lumière des écrans.

L'école brillait, oui, mais d'une clarté de surface,

comme ces vitrines où l'on expose la réussite.

Alors un élève se leva,

prit la Craie, le Miroir et le Fil,

et les plaça côte à côte sur une table.

« *Vous vouliez unir, tracer, éclairer* », dit-il,

« *mais vous n'avez fait que diviser, enfermer, éblouir.* »

Les trois objets restèrent silencieux.

Le Fil tenta un dernier nœud,

et céda, libérant les entraves.

La Craie, trop usée, se fendilla :

ses lignes s'étaient faites frontières,

et plus personne n'osait les franchir.

Le Miroir, se brisa à son tour,

montrant enfin ce qu'il refusait jusque-là :

derrière les reflets sages,

il n'y avait plus de visages.

Seulement des voix, fatiguées mais libres,

qui parlaient sans attendre l'ordre,

et des regards qui cherchaient encore

comment apprendre sans craindre,

comment guider sans dominer.

Alors on comprit.

Ce n'était pas Elle qu'il fallait restaurer,

mais le courage de désobéir avec justesse.

Epilogue

En repensant l'Autorité, on finit par remarquer cette toile accrochée au mur de l'école.
Elle n'appelait pas vraiment l'attention : trop simple, trop nue, trop silencieuse.
Pourtant, chacun y revenait, comme on retourne vers un endroit où l'on espère comprendre ce qui nous échappe encore.

Les enfants y cherchaient un repère,
les adultes une confirmation,
tous croyant que la toile contenait quelque chose d'essentiel :
une forme ancienne, un modèle sûr, une trace laissée par ceux qui savaient mieux.
On croyait que cette toile contenait la forme exacte de l'Autorité, comme si sa surface devait révéler un passage, une règle, une direction.

Mais en s'en approchant, on découvrit qu'elle ne montrait rien.
Pas un contour, pas une couleur, pas même l'ombre d'un récit.
Elle était vide, et cette absence déstabilisait autant qu'elle libérait.

Alors oui, la toile est vide.

Et c'est probablement la seule bonne nouvelle.

Si elle ne montre rien, c'est qu'elle n'impose rien.

Elle nous oblige à mettre quelque chose dessus : un peu de cohérence, un minimum de courage, quelques limites intelligentes, et éventuellement une capacité collective à ne pas confondre autorité, intimidation et décoration murale.

Mais voilà, reconnaître que l'Autorité dépend de nous, c'est aussi reconnaître qu'on ne peut plus l'accuser, elle, quand ça déraile.

Et ça, manifestement, reste le tabou ultime.

Bref.

L'Autorité ne revient pas parce qu'on l'appelle, ni parce qu'on la pleure, ni parce qu'on imprime des guides de 300 pages pour la « raviver ».

Elle revient uniquement quand on arrête de s'en servir comme alibi ou comme épouvantail.

La toile est vide depuis le début.

La question n'a jamais été où est l'Autorité ?

La seule question valable est :

qu'allons-nous oser y peindre cette fois-ci ?